

L'esprit de résistance

L'entrée au Panthéon le 27 mai de Germaine Tillion, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Pierre Brossolette et Jean Zay est un appel fort pour que le souvenir des atrocités nazies ne disparaisse pas avec leurs derniers témoins. C'est aussi le sens du récit que fait Anise Postel-Vinay dans ce petit livre bouleversant écrit avec l'aide de Laure Adler. Issue d'une famille révoltée par la soumission du maréchal Pétain à l'Allemagne hitlérienne, Anise Postel-Vinay s'engagea à 19 ans dans la Résistance en adhérant à un réseau de l'Intelligence Service. Elle fut arrêtée par la Gestapo le 15 août 1942, enfermée un an seule dans une cellule de la prison de la Santé, puis à Fresnes d'où elle fût ensuite transférée, avec Germaine Tillion, au nord de Berlin, dans le terrible camp de concentration de Ravensbrück, réservé aux femmes.

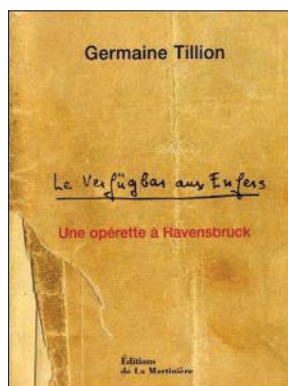
Anise Postel-Vinay était fichée NN, c'est-à-dire *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard, catégorie qui désignait les personnes destinées à disparaître et dont les familles ignoraient le sort et les lieux de détention. En arrivant avec Germaine Tillion dans le camp, en octobre 1943, les deux prisonnières sont effrayées en découvrant les autres femmes détenues « *défigurées, grises, sans regard* » : « *nous avons tout de suite senti que nous entrions dans une zone de mort* ».

Le témoignage d'Anise Postel Vinay est terrible et hallucinant : on a beau connaître l'horreur de la barbarie nazie, on reste toujours stupéfait et effondré d'en lire à chaque fois le détail. Travail forcé pour épuiser et tuer, maltraitements et humiliations extrêmes et quotidiennes, sadisme des SS, pendaions, extermination dans les chambres à gaz, vivisections et expériences médicales atroces et insensées, ce sont les limites de l'humanité qui ont été alors atteintes : « *Tout était calculé pour nous épuiser, pour entretenir un manque dans chaque domaine : le sommeil, les soins, la nourriture, les vêtements – nous n'avions pas assez de tout cela, mais quand même un peu. Un peu de sommeil, un peu de nourriture, quelques vêtements, une infirmerie. Le calcul consistait à épuiser les détenus, pour qu'ils finissent par disparaître d'eux-mêmes (...)* Dans les derniers mois, la mortalité a été telle que, comme à Auschwitz, on empilait les corps, nus, à la porte des Blocks et des Waschraum. Une colonne de détenues venait les chercher dans une espèce de charrette à bras où elles étaient empilées. Je me rappelle avoir vu un jour, sur cette charrette,



VIVRE

Par Anise Postel-Vinay
avec l'aide
de Laure Adler
Éditions Grasset,
Paris, 2015,
122 pages, 12,90 €



LE VERFÜGBAR AUX ENFERS

Une opérette
à Ravensbrück.
Par Germaine Tillion
Éditions de la
Martinière, Paris,
2005, 224 pages,
30 €

une ravissante jeune femme qui était sûrement morte dès son arrivée car elle était encore toute fraîche, on voyait qu'elle venait de la vraie vie ».

Mais malgré cette déchéance absolue, les prisonnières résistent, la solidarité est immense entre les femmes qui ne cessent de s'entraider et tentent souvent de cacher les plus menacées d'entre elles. Au cours d'un appel nominatif, annonciateur d'une vague d'exécutions, Germaine Tillion remonte le moral d'Anise : « *Tu sais, il est bien connu que dans des circonstances très graves, quand tout un groupe est menacé, il y a au moins dix pour cent de rescapés...* ». Germaine Tillion, dont un acte de résistance fut de réussir, malgré l'horreur quotidienne, cachée au fond d'une caisse d'emballage, à composer une incroyable opérette « *Le Verfügar aux Enfers* », utilisant le rire et l'autodérision pour tenir face à la machine infernale. Être un *Verfügar*, c'était être disponible pour les pires corvées du camp. Germaine Tillion imagine qu'un naturaliste examine cette espèce incroyable, qu'il classe dans la famille des gastéropodes, car « *il a l'estomac dans les talons, ce que personne ne peut nier* »... Cette œuvre,

document unique sur l'univers concentrationnaire, montre aussi la lucidité des prisonnières quant au sort qui les attend : le naturaliste s'étonne que « *perpétuellement malade [le Verfügar] montre des signes d'une crainte panique à l'idée d'être soigné* » (l'admission à l'infirmerie pouvant être une sentence de mort), tandis que répondant à l'espoir irréaliste d'une détenue d'aller « *dans un camp modèle, avec tout confort, eau, gaz, électricité...* », le chœur répond : « *Gaz surtout...* ».

Ce texte a été publié il y a quelques années, mais il faut le relire en même temps que celui d'Anise Postel-Vinay : deux très brefs écrits qui disent tout de la perte d'humanité et des efforts pour y résister, alors que l'horreur se perpétue désormais sous d'autres visages. Car comment ne pas faire le parallèle avec les crimes d'une gravité inouïe perpétrés, sous nos yeux, chaque jour par le groupe État islamique en Irak ou en Syrie, ou ailleurs dans le monde par ceux qui s'en revendiquent ? Et comment ne pas s'écrier, comme jadis face au nazisme, devant cette nouvelle sauvagerie qui au nom d'une idéologie martyrise, assassine, viole et réduit en esclavage des populations entières et tente d'effacer la mémoire de l'humanité en détruisant son patrimoine : « *mais que faisons-nous pour arrêter cela !* ».

Jean Deleuze